

Triste époque, n'est-ce pas ?

Jacques Godbout, *Le tour du jardin. Entretiens avec Mathieu Bock-Côté sur les livres, la politique, la culture, la religion, le Québec et la saisine*, Boréal, 2014, 240 p.

Julien Lefort-Favreau

Number 306, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72780ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lefort-Favreau, J. (2015). Review of [Triste époque, n'est-ce pas ? / Jacques Godbout, *Le tour du jardin. Entretiens avec Mathieu Bock-Côté sur les livres, la politique, la culture, la religion, le Québec et la saisine*, Boréal, 2014, 240 p.] *Liberté*, (306), 54–55.

Triste époque, n'est-ce pas ?

Dans un entretien qui prend la forme d'un passage de flambeau, Godbout et Bock-Côté sombrent dans un pessimisme du présent.

JULIEN LEFORT-FAVREAU

EN 1993, bien avant que je sois en âge d'apprécier les joutes intellectuelles, Jacques Pelletier avait provoqué des remous avec *Les habits neufs de la droite culturelle*, où il mettait en cause la probité politique de François Ricard, Jacques Godbout, Jean Larose et Denise Bombardier. Il y écorchait aussi au passage de vénérables institutions comme les éditions du Boréal et même, grand Dieu, *Liberté*. Pelletier identifiait dans son essai un courant intellectuel qui, sous un apparent progressisme, était en fait profondément conservateur. À relire Pelletier en ce rugueux printemps 2014, force est d'admettre que son intuition s'est confirmée. Bombardier est encore présente sur nos tribunes et jouit même d'un regain de popularité depuis son alignement sur l'axe Vatican-Sainte-Adèle. Toutefois, Ricard, Larose et Godbout se font dans l'ensemble plus discrets. Que reste-t-il au juste de ce courant conservateur des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix ? Quels habits revêt-il dans notre présent ? La parution du *Tour du jardin* de Jacques Godbout pointe vers Mathieu Bock-Côté, interlocuteur de l'auteur de *Salut Galarneau* !

Disons-le d'emblée et en toute sincérité : le parcours de Godbout force l'admiration et on comprend Bock-Côté d'avoir voulu s'y arrêter afin de mesurer le chemin parcouru depuis la Révolution tranquille. Faire le tour du jardin implique de revenir sur la vie de Godbout, mais plus largement sur celle du Québec des soixante dernières années. Romancier ironique, cinéaste compétent, c'est surtout en tant qu'homme d'institution que Godbout a fait sa marque : Mouvement laïque, *Liberté*, ONE, UNEQ, Boréal. *Le tour du jardin* pose donc la question de l'héritage, celui de Godbout comme celui de la Révolution tranquille. Si la question de la transmission est intéressante, c'est aussi là que le bât blesse. Paraphrasant Alain Finkielkraut, Bock-Côté affirme que notre époque cultive l'ingratitude et on comprend vite que *Le tour du jardin* repose sur un équilibre différent. La première de couverture nous montre Godbout et Bock-Côté côte à côte. L'aîné passe le flambeau au plus jeune : « Les Québécois de 2050 vivront dans un pays dont vous définissez en ce moment l'architecture, nous avons couché votre génération dans notre

testament, avant même de vous connaître. Je suis rassuré d'apprendre que vous acceptez l'héritage », écrit Godbout.

En transmettant le legs de sa connaissance du Québec à Bock-Côté, en l'élisant comme interlocuteur (même si l'initiative vient du benjamin), Godbout montre que, s'il a réussi à se faufiler dans les institutions, à se fondre dans l'air du temps grâce à son sens du compromis et à son « réformisme », il n'en reste pas moins que sa pensée s'accorde plus volontiers avec les esprits conservateurs qu'avec les esprits progressistes. Il y a une quinzaine d'années, Godbout s'était livré à un exercice semblable avec Richard Martineau dans *Le buffet*. Godbout utilise la même stratégie et obtient le même résultat. Il se pose en radical centriste,

jouant la carte de celui qui a réussi à éviter les écueils idéologiques. Cette neutralité ne saurait toutefois camoufler la direction empruntée par l'ensemble des interventions contenues dans ces entretiens.

« La rumeur veut qu'on ait changé de monde », écrit Bock-Côté, et c'est sous l'égide de ce présumé changement de monde qu'ont eu lieu ces entretiens, plaçant le retour de Godbout sur son propre passé en plongée quasi apocalyptique dans les affres de la modernité décadente. La tonalité générale du livre laisse l'impression plutôt indigeste que Bock-Côté et Godbout sont les deux derniers intellectuels de l'histoire, les deux derniers à lire encore des livres papier, les deux derniers à encore apprécier les films de Denys Arcand – le monde a changé, et ce n'est pas pour le mieux, je vous le donne en mille. Il est frappant de constater qu'il y a à peine deux ans, Arcand se livrait à un exercice semblable avec Carl Bergeron dans *Un cynique chez les lyriques*. Dans les deux cas, les intellectuels « flegmatiques » que sont Godbout et Arcand, qui se présentent comme des observateurs « lucides » de leur époque, trouvent des interlocuteurs de choix chez ces jeunes conservateurs avoués. En employant les termes « lyriques » et « cyniques », Bock-Côté et Bergeron ramènent un vocabulaire des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix et le superposent à celui d'aujourd'hui. Ainsi, si Godbout déplore que, dans les journaux, « la lucidité [est] une maladie de la droite », il confine la gauche à un

JACQUES GODBOUT

Le tour du jardin.

Entretiens avec Mathieu Bock-Côté sur les livres, la politique, la culture, la religion, le Québec et la saison

Boréal, 2014, 240 p.

idéalisme *lyrique*, allant même jusqu'à ironiser : « Est-ce que l'obscurantisme serait maintenant une vertu de gauche ? » Parlant du printemps 2012, il affirme que la gauche refusait « la lucidité sous toutes ses formes », avouant tout de même que « la droite n'avait plus qu'un langage de chambre de commerce ». On pourrait pourtant croire que Godbout espère un dépassement de ce clivage gauche / droite, déplorant qu'au Québec, « quiconque analyse nos travers se fait immédiatement enfermer dans une boîte à caractère idéologique ». Le nœud de la chose, Bock-Côté le pointe en introduction, c'est que Godbout n'est *pas* un intellectuel engagé, disant du même souffle que cet engagement exigerait forcément de taire le doute. Godbout serait libre. « Vraiment libre. »

Il m'apparaît toutefois que cette prétendue neutralité idéologique n'est pas aussi neutre qu'elle veut bien le croire. C'est peut-être la tonalité apocalyptique du livre qui me semble le mieux trahir sa tangente politique et l'assujettissement de Godbout à une conception du temps orienté vers le déclin inéluctable de la civilisation. Je note au passage que le discours tenu à la fin des entretiens est l'apanage de Bock-Côté plus que de Godbout, mais *it takes two to tango*. Bock-Côté craint « un monde où la violence politique reviendra à la mode » (à la mode !) et où la « tentation radicale, à gauche comme à droite, se manifesterait à nouveau ». Ce chaos est bien évidemment causé par « le mondialisme, le multiculturalisme, et ainsi de suite ». Si la société décline, alors peut-être faudrait-il souhaiter un retour en arrière ? *Que nenni !* « Quand le nouveau Tocqueville aura décrypté l'ADN de la nouvelle société, il sera trop tard pour revenir en arrière. Et qui veut revenir en arrière ? Les islamistes, les écolos radicaux, les marxistes ! », écrit Godbout. Si revenir en arrière semble chose impossible pour Godbout, on dirait bien qu'il n'est guère plus tentant d'aller vers l'avant, dans cette « démocratie de représentation » où, comble de l'horreur, on croit recycler verre et papier « pour plaire aux écolos » alors que les déchets se ramassent dans des sites d'enfouissement. Quelle époque !

Ces quelques exemples ont peut-être tendance à caricaturer à outrance les positions des deux protagonistes qui savent aussi faire preuve de nuance et de perspicacité. Mais l'accumulation d'échecs dont Godbout prend acte (de la démocratie, de l'école, du projet indépendantiste) se double d'une conception de la culture et de la vie intellectuelle plutôt réifiante, partagée par une communauté réduite presque à néant (« les interlocuteurs lucides et renseignés ne sont pas légion dans notre société, mais il y en a dans toutes les générations »), de surcroît européenne, masculine et vieillissante (Finkelkraut, D'Ormesson, Kundera) sinon carrément décimée (Aron). Il me semble que cette définition de la culture véhiculée par les deux interlocuteurs fait montre d'un certain idéalisme qui confère à l'art un statut d'exception ; l'idée de communauté en découlant étant que, forcément, pour en être membre, il faut être *élu*. Les conservatismes esthétiques et politiques ne sont que les deux faces d'une même médaille : l'élite se construit elle-même et sa

disparition est toujours imminente, incessamment menacée par la *fin de la culture*. Le fait que ma génération (qui est celle de Bergeron et de Bock-Côté) répète essentiellement les mêmes débats que celle d'Arcand, de Ricard et de Godbout montre bien que l'idée de culture dont ils se font les défenseurs n'en finit plus de mourir, ou encore qu'elle est morte depuis longtemps.

Si on a beaucoup critiqué Godbout à propos de sa supposée haine du Québec, et s'il est vrai que la France est exagérément valorisée, tel un lieu utopique (« J'ose espérer que nous n'aurons pas à attendre cent ans encore avant que Français et Québécois osent se regarder franchement dans les yeux, se dire leurs quatre vérités et poursuivre en commun l'expansion de la culture humaniste française dans le monde »), je lui reprocherais plutôt une haine du présent. Reprenant sans le citer les idées de Philippe Muray, il décrit notre époque comme un « cirque permanent », « un vaste parloir envahi par les publicitaires commerciaux qui s'assurent que le peuple soit diverté jusqu'à plus soif ». Bien que plusieurs de ses remarques sur l'état actuel de la démocratie fassent preuve d'acuité, il me semble dériver lorsqu'il affirme que « [...] les grands débats politiques, comme les idéologies, sont choses du passé ». Comment peut-on croire que le politique n'est qu'engoncé « dans des discussions morales, l'euthanasie, le mariage homosexuel, la mère porteuse, l'avortement, les OGM ou le pétrole » ? Comment réduire ces enjeux politiques à la morale ? Il ne s'agit pas d'être béatement optimiste, mais bien, selon le mot de Benjamin, *d'organiser le pessimisme*. Il me semble que c'est là une tâche plus ardue, nécessitant de tenter de comprendre l'époque sans pour autant déprécier toute nouvelle prise de parole sur la base d'un jadis supérieur. Dans la culture et la démocratie actuelles, l'identification des formes signifiantes n'est pas chose aisée, parce qu'elle exige à la fois une réévaluation critique du passé et une attention à l'irruption du nouveau. Il existe une voie entre l'amertume et la foi aveugle dans l'idée de progrès.

Lorsque Godbout dit que « la liberté commence par l'égalité des chances », « qu'elle ne peut s'épanouir réellement que dans une société laïque » et que « pour le reste, [il] fai[t] confiance à l'imagination des citoyens et au gène de solidarité sans lequel nous ne serions pas présents », nous sommes d'accord sur l'essentiel. Toutefois, il m'apparaît que sa posture temporelle singulière met en échec toute possibilité de transmission. Je conclurai sur cette déception : au

moment où nos gouvernants ont l'intention de liquider l'héritage de la Révolution tranquille, il me semble que nous avons besoin de la parole de grands-pères symboliques. Mais le désir d'égalité d'hier a un peu tourné au vinaigre. Peut-être ai-je tort de vouloir comprendre les choses en termes de génération, car bien que Bock-Côté et moi ayons le même âge, nous ne partageons pas pour autant les mêmes vues sur

le vivre-ensemble. Cette adversité stimule l'intellect, mais fait naître en moi l'intuition mélancolique que ceux qui croient au gel des temps et au maintien de l'ordre sont, plus que moi, du côté des gagnants de l'histoire. **L**

